

Beaulieu, qui, ne parvenant plus, malgré ses efforts, à faire vivre sa femme et ses enfants, finit par le suicide une existence malheureuse, espérant, d'ailleurs, que ceux qui l'avaient abandonné viendraient en aide aux siens.

BEAULIEU (Jean-Louis DUGAT DE), archéologue français, né à Nancy en 1788, mort en 1862. Il exerça la profession d'avocat dans sa ville natale, devint membre de la Société des antiquaires de France, correspondant de la Société des antiquaires de Londres, et fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1845. On lui doit : *l'Archéologie de la Lorraine* (Paris, 1840-1843, 2 vol.), qui est son principal ouvrage, et des études diverses : *Antiquités de Vichy, Plombières et Nidervorn* (1851); *Observations sur la ville nommée Andesina* (1853), etc. Quelques-uns de ses travaux archéologiques ont été insérés dans les *Mémoires de la Société des antiquaires*, dans les *Tablettes de l'Auvergne*, etc.

BEAULIEU (Marie-Désiré MARTIN, dit), compositeur et musicographe français, né en 1791. Elève de Rodolphe Kreutzer pour le violon, et de Benincori, puis de Méhul pour la composition, il obtint, au concours de l'Institut en 1809, le deuxième grand prix de composition, et le premier grand prix en 1810. Fixé à Niort, M. Martin-Beaulieu organisa, en 1835, l'Association musicale de l'Ouest, qui comprend six départements. Grâce à cette société, M. Beaulieu put faire exécuter dans des villes de second ordre, Angoulême, Niort, etc., de grandes compositions classiques que Paris n'a pu encore apprécier; tels sont, par exemple, le *Paulus* et *l'Elie* de Mendelssohn. Cette vaste association subsiste encore de nos jours. Comme compositeur, M. Beaulieu a produit un grand nombre d'œuvres, des scènes lyriques, notamment *Sapho*, *Psyché* et *l'Amour*, *Jeanne Darc*, des oratorios, des hymnes, des morceaux d'ensemble, des chœurs, des nocturnes, etc. On estime surtout sa messe de *Requiem*, exécutée à la Sorbonne en 1840 et à Saint-Eustache en 1851. Comme écrivain sur l'art, on lui doit : *Du Rythme* (Paris, 1852); *Mémoire sur ce qui reste de la musique de l'ancienne Grèce dans les premiers chants de l'Eglise* (Niort, 1852, in-8°); *Mémoire sur le caractère que doit avoir la musique d'église*, etc. (Paris, 1858). L'Académie des beaux-arts compte M. Beaulieu au nombre de ses correspondants.

BEAULOIS ou **BEAUNOIS** (*Belhensis pagus*), petit pays de France, dans l'ancienne province de Bourgogne, arrond. de Beaune. Le territoire du Beaulois produit les vins de Pomard, Volnay, etc.

BEAUMANOIR, nom d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Bretagne, qui remonte au temps des croisades. Elle avait pour chef, à la fin du XIII^e siècle, Jean de Beaumanoir, qui, entre autres enfants, laissa Robert de Beaumanoir, maréchal de Bretagne pour Charles de Blois, fait prisonnier avec celui-ci à la bataille de la Roche-Derrien, en 1347; et Jean de Beaumanoir, deuxième du nom, qui a continué la filiation. Jean II fut père de Jean III de Beaumanoir, le chef des Bretons au fameux combat de Trente; la postérité de ce dernier s'éteignit dans la personne de ses deux fils, et de Robert de Beaumanoir, auteur de la branche des vicomtes du Besso, devenue aînée en 1408. Ce Robert laissa deux fils : l'aîné, Jean, continua la ligne directe, qui s'éteignit dans les mâles en 1590, après avoir fourni plusieurs officiers qui se sont distingués dans les guerres des règnes de Charles VIII et de Louis XII; le cadet, Guillaume, fut l'auteur de la branche des marquis de Lavardin. Charles de Beaumanoir, seigneur de Lavardin, issu du précédent Guillaume au cinquième degré, commanda l'avant-garde des protestants à la bataille de Saint-Denis, en 1567, fut quelque temps gouverneur du jeune roi de Navarre, depuis Henri IV, et fut massacré lors de la Saint-Barthélemy. Il fut père de Jean de Beaumanoir, marquis de Lavardin, fait maréchal de France en 1595, après s'être trouvé aux sièges de Poitiers et de Saint-Lô, avoir combattu en Périgord et en Gascogne, commandé la cavalerie légère à la bataille de Coutras, en 1587, servi aux sièges de Mauléon, de Paris, de Chartres, de Rouen, etc., et rempli la charge de gouverneur de la province du Maine. Le marquis de Lavardin laissa plusieurs fils, dont deux périrent sur le champ de bataille. Son fils aîné, Henri de Beaumanoir, gouverneur des comtés du Maine, du Perche et de Laval, et qui a continué la filiation, fut père de Henri II de Beaumanoir, marquis de Lavardin, mort des blessures qu'il reçut au siège de Gravelines, en 1644. Henri-Charles de Beaumanoir, marquis de Lavardin, fils unique du précédent, servit avec distinction sous Louis XIV, fut chargé d'une mission extraordinaire à Rome, en 1687, et mourut en 1706, laissant de Louise-Anne de Noailles, sa seconde femme, un seul fils, tué à la bataille de Spire en 1703, et qui n'avait pas d'enfants.

BEAUMANOIR (Jean, sire DE), le membre le plus populaire de cette famille, naquit en Bretagne dans le XIV^e siècle. Compagnon d'armes de l'illustre Duguesclin, dont il était l'ami, il embrassa le parti de Charles de Blois contre Jean de Montfort, lorsque ces deux princes se disputaient le duché, prit la ville de Vannes, défendue par les Anglais, que

Montfort avait appelés à son secours, et succéda en 1347 à son père, comme maréchal de Bretagne. L'année suivante, une trêve fut conclue à Calais entre les deux partis; toutefois, les Anglais n'en continuaient pas moins à dévaster les campagnes, en faisant la guerre de partisans. Beaumanoir, qui commandait alors le château de Josselin, eut une entrevue avec le commandant anglais du château de Ploërmel, nommé Bembro, et, après une vive altercation, lui porta un défi qui fut accepté. Les deux chefs décidèrent qu'ils videraient leur querelle en se rencontrant près de Ploërmel le 27 mars 1351, chacun à la tête de vingt-neuf chevaliers. C'est ainsi qu'eut lieu le fameux combat de Trente, resté célèbre dans les traditions de la Bretagne. Après une lutte sanglante et acharnée, où fut tué Bembro, les Bretons restèrent vainqueurs. Beaumanoir et un de ses compagnons, Tintinnac, avaient fait des prodiges de valeur. Dévoré d'une soif ardente, le premier ayant demandé à boire, un de ses chevaliers s'écria : « Bois ton sang, Beaumanoir, ta soif passera. » En 1354, il fut envoyé en Angleterre pour négocier la mise en liberté de Charles de Blois. Dix ans plus tard, il fut fait prisonnier à la bataille d'Auray, où périt Charles de Blois, et qui mit fin à la guerre de Bretagne. Mis en liberté peu de temps après, il fut chargé par la duchesse Jeanne de défendre ses intérêts lors de la conclusion de la paix de Guérande (1365), et mourut dans un âge avancé, laissant après lui un haut renom de loyauté et de courage.

BEAUMANOIR (Philippe DE), célèbre juriconsulte français, né en Picardie vers 1226, mort vers 1295, appartenait, croit-on, à la famille des précédents. Conseiller et bailli de Robert, comte de Clermont, il présida les plaids de Clermont, puis ceux de Vermandois, remplit les fonctions de sénéchal à Senlis et en Saintonge, en 1288, et celles de bailli de Senlis en 1293 et 1295. Ce juriconsulte doit sa célébrité à son ouvrage sur les *Costumes du Beauvoisis*, qu'il recueillit en 1283, qui fut publié pour la première fois avec les *Assises de Jérusalem*, par la Thaumassière (1690, in-fol.), et dont M. Beugnot a publié une seconde édition (1842, 2 vol. in-8°). Cet ouvrage est un des monuments les plus précieux de notre ancien droit. « C'est, dit Loisel, le premier et le plus hardi œuvre qui ait été composé sur les coutumes de France, car c'est lui qui en a rompu la glace et ouvert le chemin à Jean Le Bouteiller et tous ceux qui sont survenus depuis. Car messire Pierre des Fontaines, conseiller et maître des requêtes de saint Louis, auteur du livre de la roine Blanche, n'avait point passé si avant; il appert par son livre qu'il étoit grand légiste, canoniste et coutumier. » Ce livre, que Montesquieu appelle un *admirable ouvrage*, est un répertoire des plus utiles à consulter sur la société du XIII^e siècle, car il en est l'expression exacte. Non-seulement Beaumanoir y a réuni en corps toutes les lois qui régissaient alors les hommes et les choses, et jusqu'aux règlements de police relatifs aux foires, aux poids et mesures, aux hôtelleries, aux marchands, aux usuriers, etc.; mais, par des observations judicieuses et profondes, il y présente d'une façon saisissante le régime féodal avec ses guerres, ses communes, les deux puissances, laïque et ecclésiastique, également armées. Après la lecture de cet ouvrage, où les historiens ont tant puisé, on ne saurait s'empêcher de considérer, avec Montesquieu, Philippe de Beaumanoir « comme une des lumières de son temps, et une grande lumière. » Il fut un des plus purs représentants de cette école de légistes, qui battirent en brèche la féodalité du moyen âge et préparèrent la société moderne.

BEAUMANOIR (Jean DE), maréchal de France. V. LAVARDIN.

BEAUMANOIR (le marquis DE), littérateur français, de la même famille que les précédents, né en Bretagne vers 1720, mort vers 1795. Après avoir servi en France et en Allemagne, il fut mis à la retraite, et s'occupa de littérature. Ses *Œuvres diverses* ont été publiées à Lausanne (Paris, 1770, 2 vol. in-8°). Elles se composent de pièces de théâtre : *Osman III* et *Laodice, reine de Carthage*; les *Ressources de l'esprit*; les *Mariages*, etc. On a aussi de lui une traduction en vers de *l'Iliade* (Paris, 1781), qui n'eut aucun succès, ce qui l'empêcha de mettre la dernière main à une traduction de *l'Odyssée*.

Beaumanoirs (LE DERNIER DES), roman par Kératry (Paris, 1824). Ce roman est de beaucoup supérieur à tous ceux du même auteur. Un jeune homme qui va s'engager dans les ordres religieux est surpris par la nuit et l'orage; il frappe à la porte d'un château : on lui accorde l'hospitalité. Le prix de cette hospitalité funeste est de veiller auprès d'une jeune fille qui vient de mourir. Ni la voix de la nature et de la morale, également outragées, ni ce caractère d'une religieuse horreur que la mort imprime à ceux qu'elle frappe, ne peuvent arrêter le plus horrible des sacrilèges. Le prêtre, épouvanté de lui-même, s'éloigne. Cependant la jeune fille n'était que plongée dans une léthargie profonde : elle revient bientôt à la vie. Le crime dont elle n'est point complice retombe sur elle. L'infortunée, en devenant mère, apprend qu'elle a cessé d'être vierge. Le nombre des person-

nages est fort borné dans ce roman; cinq seulement y jouent un rôle actif : Mme de Beaumanoir; Clémence, sa fille; Mme Allote, le curé du village, M. Lévy, et le médecin, M. Bonnet. Mme de Beaumanoir, restée veuve à vingt ans, n'a point voulu se remarier; sa tendresse est partagée entre Clémence, sa fille, et Mme Allote, l'amie de son enfance. Quand Mme de Beaumanoir, tombée en léthargie, semble ravie à la terre, la tristesse est égale chez les deux amies qui lui survivent, et, quand elle revoit la lumière, leur joie est pareille. La mort n'a paru un instant les désunir que pour leur faire mieux goûter combien l'une était nécessaire au bonheur des deux autres. Mais bientôt Mme de Beaumanoir met au monde l'enfant qu'elle a conçu dans les bras de la mort, et, dès ce moment, tout bonheur a fui de la maison qu'habitent les trois femmes. Mme de Beaumanoir ne peut résister à ce coup affreux; elle expire au bout de quelques jours; Mme Allote, la compagne de ses jeunes années, ne tarde pas à la rejoindre dans la tombe, et Clémence ne leur survit un peu de temps que pour revoir l'auteur de tous ses maux, lui pardonner, et lui léguer son fils, dont il est le seul appui sur la terre. Tel est cet ouvrage, qu'on peut considérer comme le meilleur de ceux qu'a composés l'auteur. Il est original dans sa conception, plein de situations fortes, semé d'observations fines et heureusement exprimées. A propos du *Dernier des Beaumanoirs*, il nous revient une anecdote dont nous ne voulons pas priver les lecteurs du *Grand Dictionnaire*. Kératry, ancien directeur des Beaux-Arts, s'était fait construire, auprès de Marly, une propriété dont l'architecture était d'un style douteux et d'un goût assez équivoque. De mauvais plaisants l'avaient méchamment appelée : le *dernier des beaux manoirs*.

BEAUMARCHAIS. (Pierre-Augustin CARON DE), auteur dramatique et littérateur, né à Paris le 24 janvier 1732, fils d'un horloger de la rue Saint-Denis, qui avait une instruction assez étendue et un goût très-vif pour la littérature et les arts. Le jeune Caron fit quelques études classiques, apprit l'horlogerie, sous la direction de son père, en même temps qu'il cultivait la musique avec passion, et, malgré quelques fredaines de jeunesse, s'appliqua si sérieusement à son art qu'il inventa, à vingt ans, un nouvel échappement pour les montres. Un horloger célèbre, Lepaute, à qui il avait parlé de son invention, essaya de se l'approprier, espérant avoir bon marché d'un adolescent obscur. Mais celui-ci, loin d'être intimidé, se défendit avec vigueur et gagna définitivement son procès devant l'Académie des sciences, en 1754. Ce fut sa première lutte et son premier succès. Ce petit événement lui donna une certaine notoriété, dont il tira habilement parti, et, peu de temps après, il obtint le titre d'horloger du roi. L'achat d'une petite charge de cour lui donna entrée à Versailles. Il renonça dès lors à sa profession, se maria, et, en 1757, ajouta pour la première fois à son nom celui de *Beaumarchais*, qu'il devait rendre si fameux, et qu'il emprunta à un petit domaine de sa femme, qui le laissa veuf au bout d'un an. Toutefois, il ne fut légalement gentilhomme que cinq ans après, lorsqu'il eut acheté la charge de secrétaire du roi, qui conférerait la noblesse. Le spirituel ambitieux se moquait gaîement de ces puérilités; mais il voulait parvenir. Plus tard, il répondra par des persiflages au conseiller Goëzman, qui lui reprochait sa roture : « Savez-vous bien que je prouve déjà près de vingt ans de noblesse (c'est douze qu'il voulait dire); que cette noblesse est bien à moi, en bon parchemin scellé du sceau de cire jaune; qu'elle n'est pas, comme celle de beaucoup de gens, incertaine et sur parole, et que personne n'oserait me la disputer, car j'en ai la quittance! » Ce j'en ai la quittance, qu'éclate le rire de Figaro, n'en dit-il pas plus que bien des livres sur l'avilissement du principe aristocratique, aux approches de la Révolution?

Beaumarchais, dont l'esprit vif était fait pour tout comprendre, et qui était assez richement doué pour réussir partout, s'attacha à l'étude de la harpe, instrument alors peu connu en France, et introduisit un perfectionnement dans les pédales, avec la même aisance d'artiste qu'il en avait mis à perfectionner le mécanisme des montres. Bientôt son talent de harpiste charma Mesdames, filles de Louis XV, qui voulurent l'avoir pour professeur; et voilà notre jeune horloger, à peine échappé de sa boutique, devenu l'âme des concerts de la famille royale et des soirées intimes. La faveur dont il jouissait, des succès d'un autre genre, dus à sa belle mine et à son esprit étincelant, peut-être aussi une aisance de manières qui tournait facilement à la fatuité, car l'excès de modestie n'était point son défaut, soulevèrent autour de lui des jalousies et des haines manifestées par des impertinences aristocratiques qui ne déconcertèrent jamais sa présence d'esprit, et auxquelles il savait répondre par de fines moqueries. Entre autres histoires, on connaît la scène de la montre : un courtisan aborda un jour le protégé de Mesdames au moment où il sortait, en habit de gala, de l'appartement des princesses, et, lui présentant une montre précieuse : « Monsieur, dit-il, vous qui vous connaissez en horlogerie, voyez donc ce qu'a ma montre; elle est dérangée. » Sous le feu des sourires insolents, Beaumarchais répond, avec une parfaite tranquillité, qu'il est devenu fort

maladroit depuis qu'il a cessé de s'occuper d'horlogerie. Mais le courtisan insiste et l'accable de supplications ironiques. Alors, Beaumarchais prend la montre, l'ouvre, l'élève en l'air et, feignant de l'examiner, la laisse tomber sur le parquet, où elle se brise. « Je vous l'avais bien dit, que j'étais devenu fort maladroit. » Et, saluant le jeune fat avec un beau sang-froid, il le quitte en lui laissant ramasser piteusement les morceaux de sa montre. Les choses ne s'en tinrent pas toujours dans ces limites. Gravement insulté, un jour, par un homme de cour, il eut le malheur de le tuer en duel; heureusement pour lui, l'affaire fut étouffée.

Sa position, si enviable, était cependant plus brillante que fructueuse; et, en attendant l'occasion d'utiliser son crédit au profit de sa fortune, il mettait gratuitement son temps, son esprit et ses talents au service des princesses; il se trouva même parfois dans des embarras d'argent qui avaient leur côté comique, et ces embarras ne laissaient pas d'être assez désagréables pour un gentilhomme de date récente, qui, malgré ses goûts littéraires, trouvait à cette époque, à ce qu'il semble du moins, plus urgent de conquérir un carrosse qu'un fauteuil à l'Académie. Au reste, ses premiers essais, dont nous possédons des spécimens (il avait rimé dès l'âge de treize ans), n'ont rien qui dépasse le niveau du médiocre. Beaumarchais pensait donc à assurer d'abord son indépendance d'homme de lettres par la fortune, comme son maître Voltaire, qui avait écrit : « J'ai vu tant de gens de lettres pauvres et méprisés, que j'en avais conclu, dès longtemps, que je ne devais pas en augmenter le nombre. Il faut être, en France, enclume ou marteau. J'étais né enclume... » Chose singulière, le même homme qui avait aidé Voltaire à devenir marteau, le financier Paris Du Verney, commença également la fortune de Beaumarchais. Le financier, chose un peu trop oubliée, avait fondé l'Ecole militaire; mais l'institution languissait faute d'appui. Il désirait vivement une visite officielle du roi, pour donner une sorte de consécration à cet établissement. Mais, combattu par de puissantes coteries, il avait vainement employé les plus hautes influences, lorsqu'il eut l'idée de recourir à ce jeune harpiste et d'utiliser la faveur dont il jouissait auprès des princesses. Beaumarchais, qui était né homme d'affaires, jugea d'un coup d'œil tout ce que le succès d'une semblable mission promettait à son avenir. Il entraîna le consentement de Mesdames, qui visitèrent l'Ecole et, peu de jours après, y conduisirent leur père. Paris manifesta sa reconnaissance en donnant à Beaumarchais un intérêt dans quelques-unes de ses grandes opérations, et en l'initiant aux affaires de finances. C'est à dater de ce moment qu'il prit ce goût si vif des spéculations, qui n'a pas peu contribué à tourmenter sa vie, et qui donne à sa physionomie littéraire un caractère de piquante originalité. En même temps qu'il s'enrichissait dans les entreprises, il songeait à s'ouvrir une voie dans la carrière des hauts emplois administratifs. Mais la ligue de ses ennemis l'empêcha d'acquiescer à une charge de grand maître des eaux et forêts. Il n'était pas homme à se décourager d'un premier échec, et, quelques mois plus tard, il put acheter et exercer la charge de lieutenant général des chasses dans la capitainerie de Paris, charge noble et qui conférait des fonctions judiciaires. On a peine à s'imaginer Beaumarchais, travesti en Brid'Oison semi-féodal, membre d'un tribunal conservateur des *plaisirs du roi*, et venant chaque semaine au Louvre s'asseoir sur les fleurs de lis pour juger, comme il le dit, non les *pâles humains*, mais les *pâles lapins*. Il remplissait cependant, sans trop sourire, ces fonctions pendant vingt ans, et il n'est pas douteux qu'il ne fût alors très-fier de s'asseoir à côté d'un La Vallière ou d'un Rochechouart : il était philosophe, sans doute; mais il était ambitieux et il était de son temps.

C'est en 1764 qu'eut lieu sa fameuse aventure avec Clavijo, littérateur espagnol qui était fiancé avec une des sœurs de Beaumarchais, et qui refusa, au dernier moment, de l'épouser. Blessé d'un procédé qui peut porter une grave atteinte à la considération de sa sœur, Beaumarchais part pour Madrid, où, par un mélange d'énergie, de sang-froid et d'habileté, il impose à Clavijo une déclaration par laquelle ce personnage se reconnaissait coupable d'avoir manqué, sans prétexte et sans excuse, à une promesse d'honneur. Il impose tellement à l'Espagnol, que celui-ci sollicite une réconciliation avec sa fiancée. Mais, au moment où tout paraissait renoué, Beaumarchais apprend que Clavijo travaillait sourdement pour le faire jeter en prison. Malgré les ennemis puissants dont il était entouré, seul en pays étranger, il accepte résolument la lutte, remue tout Madrid, pénètre jusqu'aux ministres et même jusqu'au roi, et parvient enfin à faire chasser son déloyal ennemi de la cour et de son emploi. On sait que Goethe a composé un drame sur cette affaire, très-honorable pour Beaumarchais, et qui eut un grand retentissement. Sa sœur vengée, il passe de plain-pied du roman aux affaires, et utilise sa présence en Espagne en se jetant, sans transition et avec sa prestesse habituelle, dans ce tourbillon d'entreprises industrielles, de plaisirs, de fêtes, de musique et de chansons, qui est son élément; charmant les Espagnols par son intarissable gaieté et séduisant